

La remédiation numérique des savoirs critiques : enjeux formels et heuristiques

Olivier LAPOINTE (UQÀM), Ingrid MAYEUR (ULiège), François PROVENZANO (ULiège)

Introduction

La communication que nous présentons aujourd'hui est portée par plusieurs voix : non seulement celles d'Ingrid Mayeur et de François Provenzano, mais aussi celle d'Olivier Lapointe, chercheur à l'UQÀM qui a préparé cette intervention avec nous, et plus largement encore celles des autres chercheurs associés au projet GENACH (« Genèse et actualités des Humanités critiques »), mené à l'Université de Liège par un collectif d'une dizaine de personnes issues des disciplines de Philosophie et lettres. Les réflexions que nous développons ici sont, pour une part, le fruit des échanges que nous avons eus au sein du GENACH.

Ce projet collectif prend pour point de départ la mise en débat actuelle des disciplines rassemblées sous l'étiquette *Humanités*, qui se trouvent notamment questionnées sur les modalités de leur portée sociale. Il vise à répondre à cette interrogation transversale en cherchant à éclairer ce qui peut constituer les savoirs produits par les Humanités en savoirs *critiques*, c'est-à-dire des savoirs qui portent en eux l'exigence de leur utilisation créatrice. L'hypothèse soutenue veut que les Humanités critiques tiennent leur valeur sociale d'un régime singulier d'élaboration, de circulation et d'usage dans lequel elles se sont historiquement constituées, en particulier entre la France et l'Allemagne dans la séquence 1945-1980.

Cette séquence est en effet envisagée par le prisme de l'activité des *revues*, lieux collectifs de production et de circulation des savoirs aux frontières – des traditions nationales et des disciplines, mais aussi des formes d'écriture et de diffusion. Le projet se propose de recenser et de décrire ces lieux, ainsi que les fonctions de transfert qu'ils ont assumées.

Voici déjà un premier lien évident avec les problématiques de ce colloque : nous considérons en effet les revues d'idées comme des médias par lesquels s'élaborent et se diffusent des savoirs. Ces médias sont, comme on le sait, aujourd'hui affectés de mutations profondes, avec la généralisation du support électronique au détriment du support papier, mais aussi avec

l'emprise des politiques d'évaluation de la recherche sur le formatage des contenus et l'exigence de leur (hyper-)disciplinarisation. Le média revue tel qu'il a pu être pratiqué par *Les Temps modernes*, *Arguments* ou même *Communications* à ses débuts, semble donc connaître une évidente dévaluation, en même temps que beaucoup des textes et des auteurs qui ont fait vivre ces revues trouvent de nouvelles formes de visibilité et de mise en circulation (par la réédition en volumes, ou encore par la patrimonialisation numérique).

Ainsi, de la « surenchère fonctionnelle » (texte d'argumentaire du colloque) dont elle a pu faire l'objet dans l'après-guerre – au point d'apparaître comme *le* média par excellence du débat d'idées – jusqu'à sa *démédiation* actuelle au profit d'autres formats, en passant encore par la fonction qu'elle occupe très souvent dans une chaîne de *remédiation* des textes (les textes publiés dans les revues considérées ont des provenances très variées – séminaire universitaire, conférence radiophonique, extrait fictionnel, etc. – et des destins eux-mêmes très variés – de la reprise en monographie, à l'oubli pur et simple), la revue rencontre très directement la question de la transformation des médias, et des effets que ces transformations ont sur les textualités médiées.

Mais en réalité ce ne sont pas vraiment les questions que nous allons traiter ici ; elles nous servent plutôt d'arrière-plan pour envisager un autre pan du projet GENACH, évidemment solidaire du premier, qui consiste à *faire l'expérience* d'un format de production et de diffusion des savoirs sur nos objets.

Le projet se veut en effet en prise directe avec les enjeux actuels de l'élaboration et de la diffusion des savoirs en Humanités. Parmi ces enjeux, le plus crucial est sans doute celui de la mise en commun des ressources documentaires. Par *mise en commun*, il ne faut pas entendre uniquement le fait que ces ressources sont rendues disponibles au plus grand nombre, mais surtout que les conditions mêmes de cette disponibilité sont élaborées et négociées collectivement. Ainsi, notre ambition n'est pas de constituer une *base de données en ligne*, issue du corpus dépouillé, mais plutôt de proposer une *plateforme pérenne*, dont la viabilité ne soit pas uniquement liée aux *inputs* scientifiques du projet.

Formulée de la sorte, cette ambition vise à répondre au défaut récurrent des usages (quasiment systématiques depuis les quinze dernières années) du numérique pour la diffusion des résultats d'un projet scientifique, en particulier dans le champ des Humanités : les

innombrables bases de données produites échouent à proposer une interface-utilisateurs qui permette une véritable *appropriation* des savoirs construits. On peut en effet constater, dans la grande majorité de ces instruments, que la masse parfois considérable de données rassemblées n'est guère que *consultable*, c'est-à-dire qu'elle demeure dépendante des hypothèses (et des intérêts) des chercheurs qui l'ont organisée. Autrement dit, l'outil numérique se limite dans ces cas à un *usage unique* des ressources, qui ne font que transiter par l'interface sans modifier le statut d'objet de savoir qui leur a été conféré par leur archivage documentaire. En outre, une telle politique de la médiation scientifique n'est pas sans effets sur les subjectivités produites : d'un côté elle opacifie les instances qui sont à la source des opérations de collecte, de catégorisation et de présentation des ressources, d'un autre côté elle rend problématique la *communautarisation* de ces ressources au-delà des frontières disciplinaires traditionnelles du champ académique concerné. Le seul effet de communauté postulé tient à la valeur patrimoniale des ressources, à leur historicisation documentaire, ce qui réduit considérablement les logiques de questionnement et les usages possibles, par la société civile, le monde associatif, le champ politique, les sphères de la création artistique, etc., mais aussi par les chercheurs eux-mêmes, qui sont en droit d'avoir d'autres préoccupations que le traitement quantitatif ou que l'érudition historique.

À la lumière de ces considérations, le projet de la plateforme GENACH doit se comprendre comme l'articulation de deux dimensions solidaires, qui ont trait à la question de la médiation des savoirs : l'une, *positive*, qui vise à *prendre en charge* les jeux de démediation, immédiation, remédiation, dont le corpus des revues d'après-guerre est le lieu ; l'autre, *réflexive* ou *critique*, qui vise à éprouver et expérimenter les enjeux et les difficultés d'un travail de remédiation numérique des savoirs.

La remédiation numérique des savoirs : quelques balises

Si l'on cherche à dégager les formes désormais les plus culturellement stabilisées, voire prototypiques, de la remédiation numérique des savoirs, on peut sans doute identifier un continuum borné par deux pôles : d'un côté les « carnets de recherche », tel que les héberge un portail comme *Hypothèses.org*, de l'autre les « bases de données » auxquelles nous faisons allusion plus haut. Ces deux pôles apparaissent comme stabilisés dans la mesure où, comme on le voit, ils syncretisent sous une seule étiquette médiatique une série d'opérations et de fonctions complexes et variées, allant de l'archivage à la vulgarisation, en passant par la

thésaurisation, la citation ou l'auto-promotion. On retrouverait avec ces formes médiatiques désormais dominantes la situation d'une « surenchère fonctionnelle » propre à l'*immédiation*, à savoir la capacité à « simplifier son mode de présence dans la vie sociale », à se « rend[re] transparent au point d'offrir des simulacres de communication immédiate » (texte argumentaire colloque).

Or, si l'on cherche à décrire ce que recouvrent ces simulacres, ou plutôt ce qu'ils produisent comme effets au-delà de leur apparente transparence, on peut très schématiquement distinguer deux axes qui organisent le continuum évoqué.

Le premier concerne l'auctorialité de l'instance remédiateur du savoir. Le geste de remédiation peut en effet être assumé par une subjectivité (plus ou moins) fortement affirmée et représentée, qui *autorise* l'opération de remédiation, c'est-à-dire la *signe*, en valide la pertinence, et du même coup *s'en autorise* pour apparaître comme instance identifiable et authentifiable dans le champ du savoir.

Le carnet de recherches représente le pôle positif de ce premier axe, dans la mesure où, dans la plupart des cas (nous parlons bien ici d'un « prototype »), son dispositif intensifie la présence d'une instance garante des opérations de remédiation (peu importe que cette instance soit effectivement un chercheur individuel ou un laboratoire). Au contraire, la base de données représente le pôle négatif du même axe, dans la mesure où, ici encore de manière prototypique, la présentation des « responsables » du projet de base de données, avec le détail éventuel des différents rôles, est disjointe de toutes les opérations de remédiation dont la base est le lieu et qui, en quelque sorte, sont débrayées dans l'interface de consultation.

Le second axe, solidaire du premier, concerne quant à lui la valeur d'objectivité attribuée au savoir remédié. Le terme d'*objectivité* est sans doute ambigu, mais il renvoie ici au maintien, ou plutôt à la reconstitution aussi fidèle et complète que possible, des coordonnées énonciatives originales, qui définissaient le savoir avant sa remédiation numérique.

On voit bien alors que les deux cas prototypiques occupent sur cet axe des positions inverses par rapport à celles de l'axe précédent. C'est cette fois la base de données qui intensifie la valeur d'objectivité, en multipliant les marqueurs d'authentification d'un objet de savoir inscrit dans son contexte premier, et finalement tout entier réduit aux paramètres de cette inscription (date, lieu, auteur, support, etc.). À l'inverse, le carnet de recherches remédie des

savoirs en misant plutôt sur leur actualisation, et en privilégiant ainsi les marques de dé-contextualisation / re-contextualisation. Cela a notamment pour effet de rendre ces savoirs solidaires du geste qui les convoque, plutôt que des paramètres qui permettent de les objectiver.

Ces tensions sur les axes de l'auctorialité et de l'objectivité ne sont pas non plus sans effet sur ce qu'on pourrait considérer comme l'aspectualité du procès de remédiation des savoirs. Les pratiques associées respectivement au carnet de recherche et à la base de données sont envisagées, dans le premier cas, selon une perspective inchoative et itérative, dans le second cas, selon une perspective terminative et agrégative.

Le carnet de recherche remédie des savoirs *en tant qu'ils commencent à être remédiés*. Le propre d'un carnet est en effet généralement d'accompagner le processus d'une recherche avant qu'elle soit passée par les instances de validation traditionnelles, comme par exemple la publication en revue. L'imaginaire même du « carnet » comme support implique cette aspectualité inchoative : le carnet est bien ce qui recueille les premières intuitions et les premières hypothèses d'un parcours de recherche. La perspective est également itérative, puisque l'unité de publication du carnet est le « billet », dont le carnet consigne les itérations successives, sans lien nécessaire, sans paradigmatique préalable. On peut bien sûr étiqueter ses billets et distinguer plusieurs catégories dans son carnet, mais ces balises ne font que proposer des parcours de lecture possibles, et n'empêchent jamais de considérer chaque opération de remédiation indépendamment des autres.

L'aspectualité de la base de données est quant à elle tendanciellement terminative, puisqu'elle implique que le procès de remédiation des savoirs ait débuté déjà bien avant la mise en ligne effective de la base de données, qui n'apparaît en somme que comme une phase conclusive après des opérations d'inventaire, d'encodage, de catégorisation, de balisage, d'interfaçage, etc. Cette aspectualité terminative n'interdit pas le caractère *agrégatif* des pratiques de savoir associées à la base de données : par définition, la base de données mise sur la systématisme, et donc la reproductibilité presque mécanisée et la compatibilité programmée, des opérations de remédiation numérique, qui sont destinées à s'accumuler. C'est souvent la qualité vantée des bases de données : une fois la paradigmatique en place, tout chercheur qui est formé à cette paradigmatique peut la nourrir et fondre son apport singulier dans une grande œuvre collective.

Les dispositifs de remédiation numérique des savoirs, que nous avons ici envisagés de manière simplifiée par le biais de deux formes stabilisées et prototypiques, ne sont donc pas sans effets sur la subjectivation des instances de savoir elles-mêmes (le chercheur, le groupe de recherche, l'utilisateur de base de données, etc.) et sur la manière dont ces instances configurent un objet de savoir en tant que remédié (archivé, patrimonialisé, actualisé, remémoré, ré-itéré, mis en série, etc.).

Dans l'espace des possibles ainsi ouvert, il s'agit de tracer une voie, de trouver un équilibre, qui permette de rencontrer les avantages des différents formats évoqués.

Certains, comme Marcello Vitali-Rosati, voudraient que les instruments de ce qu'il appelle le « paratexte dynamique » du texte numérique (liens, URL, métadonnées, algorithmes, codes, etc.)¹ achèvent de rendre obsolète la fonction auctoriale traditionnelle et réalisent enfin la « mort de l'auteur » tant attendue depuis son annonce dans les années 1960 :

Even in the case of academic articles, editorialization is that function making a text accessible and trustworthy and thus allowing its readability. Our perception of texts, as a result, has become progressively affected by this evolution. And, quite naturally in this context, the author has increasingly become an abstraction, a leftover piece from an ancient model of production and circulation of contents. This is why, nowadays, editorialization is substituting the authorial function, thus leading to the actual death of the author figure. [...] it is only thanks to the author's transparency that a group of texts can be linked and can provide their own accessibility, authority and characteristics. And so, the death of the author is not a side effect of the digital space, but rather it is the sine qua non condition allowing the possibility of the existence/development of meaning of digital content. (Vitali-Rosati 2014 : 124-125).

Cette citation est très représentative d'un glissement consistant à passer d'une conception des outils d'éditorialisation numérique comme nouvelles marques d'accès à un texte qui secondarisent la fonction auteur traditionnelle, à une conception faisant de la mort de l'auteur la *condition* de la circulation du sens dans l'environnement numérique, ce qui paraît beaucoup moins évident, et en tout cas beaucoup plus idéologique.

¹ Voir Vitali-Rosati 2014.

Bruno Bachimont parle lui aussi d'un « effacement de l'auteur » dans le document numérique, mais de manière plus nuancée, pour souligner le fait que « [l]e document numérique est à proprement parler un complexe documentaire composé de ressources enregistrées, d'un dispositif de reconstruction du contenu pour l'afficher dans une forme perceptible et intelligible, et finalement des vues reconstruites » (Bachimont 2007 : 223-224).

En tout cas, ce type de position entre en opposition frontale avec une autre tendance forte, inscrite cette fois dans le champ plus large de l'épistémologie des humanités, qui consiste quant à elle à revendiquer l'inscription de la pensée dans des *gestes* de chercheurs qui puissent être identifiés comme tels et qui, au fond, sont les derniers garants de l'authenticité d'une pensée qui ne peut désormais plus asseoir son autorité sur « une référence au progrès, à la rationalité, à l'universalité » (Debaise & Stengers dir. 2015 : 3). Un collectif récemment publié sous la direction de Didier Debaise et d'Isabelle Stengers revendique ainsi l'importance des « gestes spéculatifs » face aux anciennes « catégories de la pensée moderne » :

Faudrait-il substituer aux catégories de la pensée moderne de nouvelles catégories qui, plus adéquates aux mutations auxquelles nous assistons, nous rendraient par là même capables de les penser ? Nous sommes convaincus qu'aucune nouvelle boussole philosophique ne fera ici l'affaire, qu'aucune théorie générale, tout terrain, ne guidera les réponses que demandent ces mutations. La crise de nos modes de pensée n'est pas seulement celle d'une philosophie qui trouvait dans ces catégories les conditions de possibilités de l'expérience en général, mais aussi celle des sciences humaines (dont la scientificité suppose de donner autorité aux états de choses factuels) et celle de la parole politique [...]. En revanche, parler de « gestes spéculatifs », c'est, pour nous, mettre la pensée sous le signe d'un engagement par et pour un possible qu'il s'agit d'activer, de rendre perceptible dans le présent. [...] Mettre les gestes spéculatifs au pluriel désigne certes la pluralité des situations, mais aussi, et peut-être d'abord, la pluralité de ceux et celles sans lesquels les possibles qu'il s'agit d'activer seraient incapables de gagner consistance, de ne pas être seulement sentis, pensés ou imaginés, mais de faire penser, sentir ou imaginer. (Debaise & Stengers 2015 : 3-4)

D'un côté, donc, la mise à mort de l'auteur par les outils de l'édition numérique ; de l'autre, la résurrection du corps des sujets pensants, face à la défaite de la pensée moderne et surtout face aux urgences du présent.

Cette urgence à penser le présent rejoint l'autre topique que nous avons dégagée plus haut, et qui concerne non plus l'effacement ou la subjectivation des instances de savoir, mais l'aspectualité selon laquelle sont envisagées les remédiations de savoir.

Sur ce second front, la contribution des disciplines de l'archive est assez avancée et éclairante. Bachimont dénonce ainsi l'« hybris de la préservation » (Bachimont 2010 : 5) qui semble caractériser notre époque et plaide en revanche pour une tout autre politique de l'archive :

Il ne s'agit plus de se reposer sur un passé qui a été plus ou moins prévoyant, qui nous a transmis plus ou moins de son temps pour que nous puissions en hériter. Il ne s'agit plus de vouloir se sentir responsables des générations futures en accumulant le plus possible de traces pour que *leur* mémoire soit possible. Il s'agit au contraire d'assumer notre présent comme tel, de revivre le passé et de le réactualiser pour le comprendre. Et ce travail de la mémoire est sans doute la meilleure manière de transmettre au futur notre passé et notre présent : en léguant non des objets morts et vides, mais une mémoire vivante et active, non des patrimoines objectifs car insignifiants mais un rapport critique et subjectif. (Bachimont 2010 : 6)

Le numérique offre précisément, selon Bachimont, les conditions d'un tel rapport, à condition bien sûr de ne pas le réduire à la fonction d'objectivation patrimoniale : « il s'agit de construire l'appareillage critique propre au numérique pour permettre de plonger nos traces mémorielles numérisées dans les réseaux argumentatifs de leur examen scientifique » (Bachimont 2010 : 27).

C'est une position comparable qu'adopte Claudio Paolucci lorsqu'il essaie de cerner la figure d'un « nouvel archiviste » pour les disciplines des Humanités, qui tire toutes les conséquences des mutations que la numérisation fait subir aux concepts même d'archive et de patrimoine, et de la violation de la loi foucaldienne de la « rareté » des énoncés : « Si le patrimoine est en effet un bien, une valeur, et comme tel il doit être transmis, qu'arrive-t-il quand tout est transmissible, y compris ce qui n'a pas de valeur ? » (Paolucci 2013 : 79). Inspiré d'une sémiotique de la culture puisée chez Eco et Lotman, Paolucci pointe alors la nécessité d'une pratique archivistique qui prenne la mesure de l'*hétérogénéité* constitutive des formats de savoir : « Et la structure de l'archive du savoir doit savoir sélectionner cette hétérogénéité dans la même mesure dans laquelle il doit savoir la rendre. Les encyclopédistes savaient

parfaitement que l'univers des connaissances vit sur cette tension entre l'organisation et la restitution de l'hétérogénéité » (*ibid.* : 98). Alors que les formats d'encodage et les moteurs de recherche dominants sur le Web privilégient la normalisation et la réduction de l'hétérogène, Paolucci en appelle à une « nouvelle politique culturelle de la valorisation et de la construction du patrimoine numérique, capable de faire face aux tendances à la neutralité et à l'indécidabilité qui caractérisent les formes de patrimonialisation contemporaines » (*ibid.* : 101).

Ce vœu, nous le partageons au sein du GENACH, et c'est bien ce qui anime en profondeur la politique de l'archive que nous essayons de mettre en œuvre, à la très petite échelle qui est la nôtre.

C'est de cela dont nous allons vous parler maintenant, à partir d'un cas précis, construit à partir du travail que j'ai mené pour un colloque consacré au kitsch. Mon idée était de partir du texte de Walter Benjamin « Kitsch onirique » pour en proposer une lecture qui convoque, à partir de ce seul texte, toute une constellation de fragments puisés à notre archive culturelle. L'hypothèse principale défendue était que Benjamin mettait lui-même en œuvre dans son bref texte théorique une « pensée kitsch », qui me permettait d'éclairer d'autres aspects de l'œuvre de Benjamin, mais aussi d'ouvrir le chantier d'une histoire des pensées critiques à l'aune de cette catégorie du kitsch. Inutile d'entrer ici dans les détails, puisque ce cas est un pur prétexte pour expérimenter une forme de remédiation numérique des savoirs qui tienne l'équilibre auctorial et aspectuel dont nous avons parlé plus haut, et qui corresponde à la politique de l'archive que nous venons d'évoquer avec Bachimont et Paolucci.

La plateforme Genach

Avant de traiter directement du travail de François, je dirai quelques mots de la plateforme en construction [*montrer les onglets du site*]. Celle-ci héberge d'une part une présentation du projet, des membres, les communications relatives aux actualités et activités du groupe, etc. et, d'autre part, la base de données du groupe GENACH, qui est tout à la fois un espace documentaire et un espace de travail. Le logiciel sur lequel elle repose a été conçu par notre collègue Olivier Lapointe de l'UQAM.

La structure de la base est fondée sur le concept de fiche : celles-ci, comme on peut le voir derrière moi (*on peut utiliser l'onglet déroulant ou cette page :*

<http://genach.sociodb.io/index.php/base/index>), peuvent être de plusieurs types : « Acteurs », « Annotations », « Étiquettes », « Événements », « Lieux », « Productions » et « Ressources ». La structure même du modèle de données facilite l'interrelation entre ces diverses fiches : un acteur peut avoir contribué à la création d'une production culturelle, être né dans tel ou tel lieu, être l'objet de telle ou telle ressource documentaire, etc.

Les fiches « productions culturelles » jouissent au sein de notre modèle de données d'un statut particulier. Elles en constituent, en fait, le cœur. À chaque type de production culturelle sont associés des champs distincts : un éditeur et une collection pour un roman, un périodique pour un article, un diffuseur pour une émission de radio ou de télévision, etc. La structure de la base de données étant relativement souple, il est très facile d'ajouter, au besoin, de nouveaux types pour prendre en compte d'autres phénomènes culturels. Ce sont ces fiches « Productions » qui peuvent être annotées à l'aide de ce qui nous semble constituer l'une des fonctionnalités les plus originales de la plateforme², son module d'annotation et de segmentation de ressources documentaires, module qui est au fondement même de notre projet d'infrastructure. Ces annotations peuvent viser soit un extrait textuel tiré de la production ciblée, soit un extrait d'une ressource associée (un segment d'un fichier audio par exemple ou bien un extrait d'un document PDF), soit l'ensemble de la production ciblée³.

Bien évidemment, chaque utilisateur est libre de décider ce qui, dans les informations qu'il encode dans notre base, pourra être partagé avec le reste des usagers de l'infrastructure. Il peut ainsi très bien décider de se constituer un espace de travail personnel où seront stockées ses annotations et ses extraits de ressources ET un espace public où une partie de son travail encodé dans la base pourra être mise en valeur et, éventuellement, récupérée, réutilisée par d'autres chercheurs.

Comme expliqué, la base de donnée n'a pas été conçue comme un espace de patrimonialisation des matériaux – bien qu'elle puisse aussi assumer cette fonction, par exemple lorsqu'on y conserve les traces des activités du groupe (fichiers audio, vidéos, affiches etc.). Elle se veut par contre un accès à la « cuisine interne » de la recherche : le geste du

² En ce qu'elles donnent accès au geste du chercheur, de manière dynamique et non textualisée (bien que l'utilisation d'extraits et annotations puissent exister par ailleurs, par exemple dans les marges d'un site web).

³ Elles constituent, en fait, à l'instar du modèle de données qui sous-tend le service d'annotation web Hypothes.is, une implémentation du *Web annotation data model*, un modèle de données recommandé par le W3C (le World Wide Web Consortium) depuis février de cette année (<https://www.w3.org/TR/annotation-model/>).

chercheur s'y inscrit de façon dynamique, sans nécessairement que le processus de production de savoir ne soit textualisé, par la création de liens entre différentes productions culturelles décrites sur la plateforme. La base de données ne distingue donc pas entre sources primaires et sources secondaires, puisque ces liens créés par le chercheur que représentent les annotations, constituent des fiches à l'instar des autres *items* (acteurs, événements, productions etc.)⁴

Pour montrer l'intérêt d'un tel outil, nous allons maintenant vous présenter un graphe créé à partir des données liées à la communication consacrée au kitsch dont François nous entretenait tout à l'heure.

Ce que François a souhaité faire ici, c'est matérialiser son processus de réflexion et donc les liens créés entre les différentes productions culturelles concernées par sa communication, et ce d'une manière visuelle et interactive. La base de données du groupe GENACH autorise pour ce faire la production de graphes, qui lient aussi bien les fiches correspondant à des productions culturelles « patrimoniales » ou primaires, objectivée par leur inscription dans un contexte de production déterminé et clos, et celles produites par le travail du chercheur, qui portent l'empreinte de la subjectivité de sa démarche. **On va donc interroger en quelque sorte ce que devient le geste de médiation du chercheur qui travaille sur des productions culturelles et les met en réseau, lorsqu'il est lui-même engagé dans une médiation informatisée qui est celle de la plateforme.**

Au niveau du processus d'encodage, sont produits deux types de liens :

- Ceux motivés par les métadonnées des *items* de la base : p. ex. acteurs, ressources liées aux productions culturelles, appartenance à un même événement, lieu, moment, etc. ;

⁴ *Peut-être pas nécessaire de mentionner l'outil de recherche, mais à toutes fins utiles* : L'infrastructure offre à ses usagers plusieurs points d'entrées à la masse de données encodées dans la base. L'outil de recherche avancée, relativement traditionnel, permet d'effectuer des requêtes croisées très précises. On peut ainsi, par exemple, consulter rapidement la liste des annotations publiques créées par François Provenzano, de type « Extrait de ressource » ou « Extrait textuel » et ciblant les textes de Benjamin « Kitsch onirique » ou « Glosse zum Surrealismus ». Cet outil, bien que très puissant, est peu dynamique, un peu rébarbatif. Nous avons développé, pour palier cet état de fait, plusieurs outils interactifs de visualisation et d'analyse de données : cartes géographiques – les lieux encodés dans la base sont géolocalisés –, frises temporelles, graphes statistiques, etc.

- Ceux créés par le geste du chercheur : liens non motivés entre productions culturelles (qu'il peut commenter), extraits textuels ou iconographiques annotés, étiquettes... L'ensemble de ces liens non motivés⁵ entre productions culturelles se fonde sur des annotations, dont l'auteur est identifié.

La génération de graphes à partir des *items* encodés dans la base de données se fait en sélectionnant des critères et des niveaux de relations. On peut montrer ce que cela donne [*montrer l'onglet graphe*], à partir de la production « kisch onirique » de Walter Benjamin qui est au centre de la communication de François :

- Dans un premier temps, on choisit de montrer les liens motivés qui existent dans la base de données, en choisissant les filtres « acteurs », « productions culturelles » et « ressources ». Au niveau 1, je vois que la production est liée à son auteur, à la monographie dont elle est issue et à la ressource associée. Par clic droit, je peux afficher les fiches ou ressources correspondantes. Au niveau 2, j'obtiens un niveau supplémentaire de relations associées aux nœuds précédemment affichés, fournis par les productions culturelles encodées dans la base de données. On comprend ici en quoi l'usage des filtres est important pour afficher des informations pertinentes et obtenir un graphe lisible ;
- Ensuite, on choisit d'afficher les annotations créées sur les différentes productions culturelles par le chercheur, qui établissent des liens entre elles. Si l'on consulte la fiche de l'annotation, on peut visualiser l'extrait concerné (extrait textuel ou de ressource) ainsi qu'un éventuel commentaire et l'auteur [*ce qui permettrait en fait, pour alléger le graphe, de supprimer les ressources*];
- Enfin, il est toujours possible de faire apparaître le réseau complet d'une production culturelle – mais on conviendra que cela alourdit considérablement le graphe et nuit à la visibilité. [*?? mentionner la possibilité de développer à partir d'un nœud précis sans appliquer le filtre à tout le graphe*]

⁵ Les liens motivés entre deux productions culturelles, par exemple l'une étant la version originale de l'autre, sont encodés dans l'onglet « productions culturelles liées ».

Le graphe peut ensuite être exporté en tant que ressource (*plusieurs étapes : cf. annexes*), susceptible d'être associé aux textes publiés sur le site (par exemple dans la rubrique « activités »).

Au terme de ce rapide tour d'horizon des fonctionnalités de la base, on peut relever plusieurs points à travailler/affiner. Ainsi, l'unique dossier de travail sur lequel a porté jusqu'ici la réflexion ne permet pas encore de stabiliser un protocole d'encodage, ni de rendre compte de la pluralité des problèmes auxquels on se trouvera confrontés. Sur le graphe, les modalités d'affichage à partir des nœuds devront être évaluées, pour gagner en possibilité de personnalisation et faciliter la lisibilité. On s'interroge aussi sur le fait de permettre ou non aux graphes exportés de se voir modifiés ultérieurement par l'intégration d'items encodés dans la base de données après leur génération. Cette possibilité pousserait jusqu'au bout la logique d'une appropriation et d'un enrichissement continus des outils de travail : imaginons que dans 3 semaines, quelqu'un travaille sur un autre texte, l'encode dans la base et décide de l'associer au graphe déjà généré à partir du texte de Benjamin, il faudrait pouvoir archiver et signer ainsi, non seulement des items, mais aussi des parcours construits par tel chercheur, à tel moment, au sein de ces items⁶. Nous ne prétendons donc pas du tout avoir trouvé la formule magique d'une « bonne » remédiation numérique des savoirs, puisqu'on voit qu'à chaque nouvelle possibilité de travail que nous voulons développer, se pose la question des modalités d'accroissement de la base par agrégations. Cela nous confronte constamment à la question de savoir jusqu'à quel point nous tenons au modèle de la « base de données », jusqu'à quel point nous sommes prêts à assumer celui du « carnet de recherches », et d'inscrire le geste singulier du chercheur au sein d'une démarche collective qui serait alors celle du groupe de recherche GENACH et même au-delà.

⁶ Nous prévoyons aussi de publier, et ce, grâce à la mise en place d'une API publique, nos ressources sur le web de données ouvertes (au format JSON-LD). Processus délicat qui nécessitera la mise en place d'une ontologie qui respecte toute la richesse de notre modèle de données tout en étant la plus compatible possible avec les schémas, ontologies et vocabulaires fréquemment utilisés.

Annexe : Proposition d'étapes du graphe (cf. graphe sauvegardé d'Olivier, libellé de chacune des étapes) :

1. Les liens directs avec *Kitsch onirique* (pas de filtres, à la fois métadonnées et productions)
2. Filtres pour ne conserver que les acteurs, les productions et les annotations
3. Possibilité de charger les relations d'un nœud (le charger comme étape ou le faire soi-même ?) (ici, relations de Benjamin)
4. Possibilité de charger l'ensemble des relations (filtrées)

Opérations sur le graphe :

Montrer qu'on peut charger un nœud en gardant le clic enfoncé.

Montrer qu'on peut charger une annotation ou n'importe quelle fiche en cliquant—droit sur un nœud → Annotation intéressante qui fait le pont entre une annotation de Der Freischütz, et une annotation de « kitsch onirique » ou celles qui font le pont entre « *kitsch onirique* », *le Dictionnaire des idées reçues* et *Kitsch et dérision*

Attention : se mettre sur Chrome ou Firefox. Edge devrait fonctionner, pas forcément Internet Explorer.